

# Le traducteur dans son labyrinthe : analyse de la traduction du premier livre de *L'Amadis de Gaule* par Herberay des Essarts.\*

Sebastián García Barrera

Doctorant Université de Rouen

sebastiangarciabarrera@yahoo.fr

## Résumé :

Le titre de cet article, qui correspond à celui de notre thèse, est comme la plupart des titres des thèses, étriqué. Pour l'expliquer, et présenter ainsi notre recherche, nous le diviserons en trois parties : l'oeuvre et son traducteur, l'analyse des traductions anciennes et le labyrinthe du traducteur. *El Amadis de Gaula* (1508), célèbre roman de chevalerie espagnol dont la version la plus ancienne conservée est celle de Garcí Rodríguez de Montalvo, et sa version française (1540), due à la plume habile d'Herberay des Essarts font l'objet de notre analyse, au cours de laquelle nous avons rencontré des difficultés, notamment d'ordre épistémologique (le statut de l'analyse des traductions anciennes à l'intérieur du « système » de recherche en Histoire de la traduction) et théorique (le cadre méthodologique pour ce genre d'analyse). Pour surmonter cette dernière, nous avons dû concilier des positions théoriques contraires, celle d'Antoine Berman et celle de Gideon Toury. Enfin, notre recherche vise, non pas à condamner l'écart observable entre le texte source et le texte cible, à louer la fidélité ou à dénoncer l'infidélité du traducteur, mais à reconnaître et décrire, en cet écart, la présence du *sujet traduisant*, et à retracer son voyage solitaire, à travers le labyrinthe qui conduit de l'original à la traduction.

*Mots clés* : Amadis de Gaule, analyse des traductions anciennes, contextualisation, fidélité, sujet traduisant.

## Resumen :

El título de este artículo que es el título de mi tesis de doctorado, es como la mayoría de los títulos, impreciso. Para presentar entonces nuestra investigación, el artículo está dividido en tres partes, la obra y su traductor, el análisis de las traducciones del pasado y el laberinto del traductor. La versión más Antigua que se conserva de *El Amadis de Gaula* (1508), novela española de gran reconocimiento dentro del género de novela de caballería, la de Garcí Rodríguez de Montalvo, y la versión francesa (1540), de la pluma de Herberay des Essarts son objeto de nuestro análisis. A lo largo de nuestro trabajo hemos encontrado dificultades, particularmente de orden epistemológico (el estatus del análisis de las traducciones antiguas dentro del « sistema » de investigación en Historia de la traducción) y teórico (el marco metodológico para este tipo de análisis). Para este último hemos debido reconciliar posiciones teóricas contradictorias, las de Antoine Berman y Gideon Toury. En resumen, nuestra investigación no busca condenar la distancia observable entre el texto fuente y el texto meta, tampoco busca halagar la fidelidad del traductor o denunciar su infidelidad; busca reconocer y describir, en esta distancia, la presencia del *sujeto traductor*, y dibujar su viaje solitario, a través del laberinto que conduce del original a la traducción.

*Palabras clave*: Amadis de Gaula, análisis de traducciones antiguas, contextualización, fidelidad, sujeto traductor.

## Abstract :

The title of this article, which is the title of my doctoral dissertation, is like many titles, incomplete. To present our research, the article is divided in three parts: the novel and the translator, analysis of ancient translations and the translator's labyrinth. The most ancient version of *El Amadis de Gaula* (1508), a well-known novel of chivalry, by Garcí Rodríguez de Montalvo, and the French version (1540), by the hand of Herberay des Essarts are the object of our analysis. During the development of our work we have encountered various difficulties, of an epistemological order, particularly (the status of the analysis of ancient translations within the research "system" in History of translation) and of a theoretical order (the methodological frame for this kind of analysis). For the latter, we have reconciled divergent theories, Antoine Berman's and Gideon Toury's. In short, we don't intend in our research to condemn the distance between the original text and the translated text, nor do we flatter the faithfulness of the translator or denounce his unfaithfulness; our purpose is to recognise and describe, within that distance, the translator's subjectivity (*le sujet traduisant*), and retrace his lonely voyage through the labyrinth that leads from the original text to its translation.

*Key words*: Amadis de Gaul, analysis of ancient translations, contextualization, faithfulness, translator's subjectivity.

\*Cet article fait partie du travail de recherche *Le traducteur dans son labyrinthe*, que l'auteur réalise actuellement dans le cadre de ses études de Doctorat en Lettres, à l'Université de Rouen, France.

Les intitulés des thèses sont souvent étriqués, voire incompréhensibles sauf pour le thésard, son directeur de thèse et une poignée d'initiés. Aussi les pages qui suivent auront-elles pour mission d'éclaircir un tant soit peu le sens de cet intitulé, titre de notre thèse de doctorat, encore en cours. Pour y parvenir, nous allons le diviser en trois parties, que nous aborderons en partant de la fin. Nous commencerons donc par présenter brièvement l'oeuvre en question, *L'Amadis de Gaule* et son traducteur, *Herberay des Essarts*, ensuite nous traiterons des questions épistémologiques et méthodologiques relatives à l'analyse des traductions, enfin nous expliquerons ce qu'est pour nous le labyrinthe du traducteur.

## ***L'Amadis de Gaule:***

Tristement immortalisée par Cervantès dans *Don Quichotte* *L'Amadis de Gaule* est peut-être l'oeuvre la plus représentative du roman de chevalerie en Espagne. Et pourtant, les origines du cycle des *Amadis* n'ont pas été complètement éclaircies jusqu'à présent. Malgré des références qui prouvent l'existence d'une version portugaise, attribuée à Vasco de Lobeira, né à Porto et mort en 1403, ou encore d'une version castillane connue en Espagne vers 1360, la version la plus ancienne ayant été conservée est celle de Garcí Rodríguez de Montalvo, gouverneur de Medina del campo. Il s'agit d'une version en quatre livres, parue à Saragosse, chez George Coci, en 1508. L'oeuvre a été réécrite et amplifiée par Montalvo, qui aurait également imaginé les aventures d'Esplandian, qui constituent le cinquième livre. On n'accorde guère plus de crédit à la thèse d'une origine française de l'Amadis, défendue par Herberay, qui prétend dans son prologue avoir trouvé des restes d'un ancien manuscrit en langue picarde, à partir duquel les Espagnols auraient fait la traduction<sup>i</sup>.

Le texte raconte les aventures d'Amadis, fils du roi Périon et d'Elisène. Abandonné à sa naissance, il sera élevé par Gandales, chevalier d'Écosse, puis par Languines, roi d'Écosse. Epris d'amour pour Oriane, fille du roi du Danemark, le héros cherchera à mériter son amour à travers maints exploits, au bout desquels il parviendra à l'épouser.

La vie d'Amadis correspond au cheminement archétypique du héros folklorique, comme le signale Avallé-Arce, et son parcours n'est guère différent de celui du roi Arthur<sup>ii</sup>. En effet, autant par sa structure ainsi que par ses motifs littéraires, *L'Amadis de Gaule* s'inscrit dans la lignée des romans de chevalerie arthuriens, et on y retrouve des influences notamment du *Lancelot* et du *Tristan* en prose. Chevaliers, demoiselles, géants, nains, sorciers, châteaux, forêts forment un univers avec lequel le lecteur de l'époque est familiarisé, mais qui est présenté, par la plume de Montalvo, puis d'Herberay, sous une nouvelle lumière : le romanesque prend le dessus sur le tragique, et la galanterie y occupe une place prépondérante<sup>iii</sup>.

Dès sa parution, l'oeuvre jouit d'un énorme succès, dont témoignent les nombreuses rééditions, traductions et continuations. La version française d'Herberay joue par ailleurs un rôle non négligeable dans la diffusion des *Amadis* en Europe puisqu'elle constituera le point de départ des traductions allemande, hollandaise et anglaise.

Outre l'entrelacement habile des faits d'armes et d'amour, déjà présent dans la tradition du roman chevaleresque, la qualité stylistique de l'écriture d'Herberay et la richesse rhétorique des gloses et des dialogues lui attireront les éloges des critiques, et sa traduction sera longtemps considérée comme un modèle de bien parler. Bien que l'engouement que suscitent les aventures d'Amadis et de ses descendants s'estompe peu à peu au cours de la

deuxième moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle, l'oeuvre survivra encore sous la forme des *Thrésors des Amadis*, recueils des passages des *Amadis* comme les harangues, épîtres, répliques et complaintes, considérés des modèles d'éloquence.

### **Le traducteur**

Né approximativement au cours des vingt dernières années du XVe siècle, notre traducteur, gentilhomme picard, Commissaire de l'artillerie du roi, traduit le premier livre *d'Amadis de Gaule* en 1540, vraisemblablement à la demande de François Ier. Ayant un contrat pour les livres suivants avec les libraires Longis et Sertenas, Herberay traduira les huit premiers livres des *Amadis* à un rythme régulier, un livre par an, jusqu'à 1548. Outre les *Amadis*, il traduit *L'Electre* de Sophocles, d'après une version espagnole (avant 1530), *L'Arnalte et Lucenda* de Diego de San Pedro, qu'il publia en 1539 sous le titre *L'Amant mal traicté de s'amyne*, *Les sept livres de Flavius Josephus de la Guerre et Captivité des juifs* (publié en 1553), ou encore *l'Horloge des Princes*, (publié en 1550). Il est décédé en 1552. Après avoir été considéré comme un modèle à suivre en ce qui concerne le style, sa renommée se ternira peu à peu, suivant le destin qu'indiquait sa devise : « acuerdo/olvido », que nous pourrions traduire par « souvenir et oubli ». Voilà présentés, bien qu'assez succinctement, l'oeuvre et le traducteur qui font l'objet de nos recherches. S'agissant d'une traduction ancienne, une approche à la fois traductologique et historique s'avère nécessaire, comme nous le verrons ci-dessous.

### **L'analyse des traductions anciennes :**

Nous entendons par analyse d'une traduction ancienne, l'étude comparative d'un texte source et d'un texte cible, qui, accompagnée d'un minutieux travail de contextualisation de la traduction, nous permet d'observer, décrire, comprendre et expliquer (et éventuellement évaluer)<sup>iv</sup> l'action d'un traducteur sur un texte donné à une époque précise. Bien que cette définition puisse paraître simple, son application à la recherche n'est pas sans poser des difficultés. Nous en mentionnerons deux, la première de nature épistémologique, la deuxième d'ordre méthodologique.

### **La question du statut épistémologique de l'analyse des traductions anciennes**

Dès les premières étapes de notre recherche, la question du « statut » de l'analyse des traductions anciennes s'est avérée à la fois inévitable et problématique. Inévitable parce qu'il nous fallait savoir si ce genre d'analyse occupait une place précise dans le système de recherche en traduction, s'il en existait des définitions, des méthodologies, des théories susceptibles d'être le point de départ de notre recherche. Problématique parce qu'il n'en était pas tout à fait ainsi. Bien qu'elle soit un procédé récurrent pour les philologues, les comparatistes, les critiques de la traduction, en histoire de la traduction et d'un point de vue épistémologique, l'analyse des traductions anciennes semble à peine exister. L'on pourrait en déduire qu'il s'agit simplement d'une lecture « analytique » qu'un chercheur donné fait d'une traduction éventuellement ancienne, à des fins diverses et mettant en jeu des méthodes et des fondements théoriques implicites et imprécis.

Situer l'analyse des traductions anciennes à l'intérieur du système de recherche en histoire de la traduction n'est donc pas une tâche aisée. D'abord, parce que les rares tentatives de classification de voies de recherche existantes sont tout à fait provisoires, ensuite parce que l'analyse des traductions y est à peine présente. A tel point que parler d'un « système » de

recherche en histoire de la traduction pourrait être un contresens. Si le dédale de voies, objets et méthodes de recherche dans ce domaine a un fonctionnement « systémique », il n'a pas été codifié de manière « systématique ». C'est dire que le corpus à étudier est immense. Henri Van Hoof voit juste lorsqu'il considère qu'« étudier l'histoire de la traduction, en effet, équivaut en quelque sorte à reprendre l'histoire du monde, l'histoire des civilisations, mais par le biais de la traduction<sup>v</sup> ».

Il existe, grosso modo, deux possibilités de classification : d'après le contenu ou d'après la méthode. La première est souvent une classification *a posteriori* basée sur la littérature existante ; la deuxième, quant à elle, peut être *a priori*, purement théorique. Toutes les deux se heurtent au même obstacle déjà mentionné : l'énorme variété de formes et de sujets de recherche. Nombre de ces classifications privilégient les études aux corpus larges : l'histoire de la traduction dans un pays donné, dans une période précise, l'étude d'une théorie ou d'une manière de traduire, ce qui exclut d'emblée l'analyse d'une traduction en particulier. Des classifications que nous avons consultées deux ont particulièrement retenu notre attention : celle de Brigitte Lépinette et celle d'Anthony Pym, notamment parce que loin de se contenter d'énumérer les diverses voies de recherche en histoire de la traduction, elles cherchent à leur donner une structure logique et cohérente.

Brigitte Lépinette fait état de trois modèles de recherche en histoire de la traduction : le *sociologique-culturel*, le *descriptif-comparatif* et le *descriptif-contrastif*. Dans le *modèle sociologique-culturel*, la recherche se réalise autour du contexte de production et de réception de la traduction, afin d'établir les causes et les conséquences du transfert :

toma en consideración el contexto social y cultural -como su nombre indica- de un fenómeno (en este caso, de la traducción) en el momento de su producción y en el de su recepción. Dicho de manera esquemática, se trata esencialmente de *explicar* la realización de la traducción y la recepción del texto traducido —mensaje producido en una época dada, enmarcado en ese momento, en un género codificado, con unos destinatarios y con unos receptores dados—, pero que se *transplanta* a otro contexto espacial (y a veces temporal) y se *emite* por medio de otros *agentes* y para otros destinatarios que los originales.

El fin de la investigación en este caso consiste en determinar y evaluar las consecuencias de esta *transnaturalización*, y sus efectos en la historia de la otra cultura nacional [...] <sup>vi</sup>

Dans le deuxième modèle, le modèle « descriptif-comparatif », la recherche est axée sur les théories de la traduction ou sur des notions théoriques fondamentales. L'auteur distingue, à l'intérieur de cette catégorie, l'approche *comparative*, lorsqu'une seule théorie ou une seule notion est étudiée, et l'approche *historique-comparative*, lorsqu'il s'agit de comparer plusieurs notions ou plusieurs théories, ou de retracer leur évolution :

...el investigador se centrará en este caso:

- a) en las teorías de la traducción (o en los diferentes conceptos en torno a los cuales se articulan estas teorías, aisladamente o en su relación con la lingüística y la filosofía) y,
- b) en la evolución en el tiempo de dichos conceptos.

La acumulación de análisis en una primera fase (en un solo concepto o en una sola teoría) permite que este modelo sea también *comparativo* e igualmente *histórico-comparativo* (por la comparación de las diferentes teorías pertenecientes a una misma época y, por otro lado, por la comparación del desarrollo en el tiempo de las distintas teorías) <sup>vii</sup>.

Dans le troisième modèle, le modèle *descriptif-contrastif*, la recherche s'applique au binôme texte source/texte cible, afin de déceler les choix traductionnels opérés. L'analyse peut être *textuelle* lorsqu'elle aborde les traits principaux d'un texte pris dans sa totalité

(niveau *macro-traductologique*), ou *linguistique*, lorsqu'il existe une sélection des traits linguistiques significatifs (niveau *micro-traductologique*) :

El tercer modelo de reflexión historiográfica en traductología es el que denominamos *descriptivo-contrastivo*. Se centra en las opciones traductorales elegidas por los traductores en un texto meta o en una serie de textos meta correspondientes a un mismo texto fuente. Las diferentes opciones con las que se aborda la traducción de un mismo texto-fuente son consideradas como campo u objeto de reflexión dotado de una organización particular que se trata de describir. El proceder supone inicialmente un análisis sincrónico de variantes correspondientes a una época delimitada. Sólo cuando se acumulan los resultados de varios análisis que corresponden a épocas distintas, el estudio adquiere carácter histórico<sup>viii</sup>.

Cette classification tripartite nous suggère les observations suivantes : d'abord, l'analyse textuelle (troisième modèle) se retrouve détachée de la contextualisation de la traduction, (premier et deuxième modèle) ce qui présente le risque d'aboutir à des études purement linguistiques. Ensuite, cette contextualisation est éparse, fragmentée, puisque le contexte socio-culturel (premier modèle) est abordé séparément du contexte langagier et de l'étude de la doxa de l'époque (deuxième modèle). Enfin, l'analyse comparative du texte source et du texte cible (troisième modèle) n'acquiert son caractère « historique » que lorsqu'elle s'applique à des traductions d'époques diverses, c'est-à-dire qu'elle devient « historique » en fonction de l'étendu du corpus et non pas en vertu des procédés historiographiques qu'elle met en place. Si nous essayons donc de situer notre étude dans l'une de trois catégories mentionnées, sans oublier qu'elle allie l'analyse textuelle à l'analyse contextuelle, nous arrivons à un constat : notre recherche opère à la charnière de ces trois catégories.

Anthony Pym propose également une classification tripartite, certes plus simple, mais non moins intéressante. Ainsi, l'auteur dénombre trois domaines en historiographie de la traduction : « archéologie », « critique » et « explication ». Contrairement à Brigitte Lépinette, il établit une classification non pas d'après le contenu ou la méthode, mais d'après le type de discours. Le résultat est une typologie aux limites quelque peu imprécises, mais dont la flexibilité peut s'avérer efficace d'un point de vue épistémologique, compte tenu de la déroutante diversité des sujets et des méthodes.

Le premier type de discours, l'« archéologie » de la traduction, semble être en rapport avec l'histoire *factuelle*, dans ce sens qu'elle assure la patiente et minutieuse compilation des données :

*Translation archaeology* is a set of discourses concerned with answering all or part of the complex question 'who translated what, how, where, when, for whom and with what effect?' It can include anything from the compiling of catalogues to the carrying out of biographical research on translators<sup>ix</sup>.

Le deuxième type de discours, la « critique historique », concerne les études sur la manière dont la traduction « permet ou empêche le progrès ». L'auteur considère ce type de critique comme un « exercice périlleux », d'un côté parce qu'il serait nécessaire de définir préalablement ce qu'est le « progrès », d'un autre côté parce que, si l'on veut aboutir à une critique véritablement « historique », il ne faut pas appliquer des critères du présent pour jauger la valeur d'une traduction du passé :

...the resulting criticism cannot apply contemporary values directly to past translations. Rather than decide whether a translation is progressive for us here and now, properly historical criticism must determine the value of a past translator's work in relation to the

effects achieved in the past. This would be the difference between historical and non-historical criticism<sup>x</sup>.

L'« explication », quant à elle, procède par interprétation des données factuelles afin de retracer des liens de causalité, de répondre au *pourquoi* des phénomènes traductionnels:

*Explanation* is the part of translation history that tries to say *why* archaeological artefacts occurred when and where they did, and how they were related to change. Archaeology and historical criticism are mostly concerned with individual facts and texts. Explanation must be concerned with the causation of such data [...]<sup>xi</sup>.

Si l'« archéologie » de la traduction semble correspondre à l'étape heuristique de la recherche (l'accumulation de données factuelles), l'« explication » serait donc son accomplissement, du fait de l'interprétation de ces données et la formulation d'hypothèses. En effet, archéologie, critique et explication sont liées, voire indissociables. Ainsi pour Anthony Pym, les trois types de discours ne peuvent pas fonctionner de manière indépendante : « All translation history comprises or assumes discourses from all the above categories. The discourses are not really 'parts' in the sense that they can be detached from the hole<sup>xii</sup> ».

Où situer notre analyse ? Une fois de plus, nous constatons qu'elle empiète sur les trois domaines mentionnés. La phase « archéologique » correspond à la contextualisation de la traduction. De la « critique » nous emprunterons la méthode d'analyse et comparaison textuelle, pour aboutir à l'interprétation des phénomènes traductionnels, à la lumière du contexte, à fin d'en déceler les causes. (« explication »).

Cette tentative de trouver une place pour notre étude dans deux classifications différentes nous donne une idée de la spécificité de notre démarche, qui met en jeu des procédés autant historiographiques que sociocritiques et linguistiques. Ceci étant donné, le cadre méthodologique pour un tel type d'analyse exige également de puiser dans des discours variés, dont l'agencement n'est pas toujours aisé, comme nous le verrons dans les pages qui suivent.

## **A la recherche d'un cadre méthodologique**

Lorsqu'on cherche à donner un cadre méthodologique à l'analyse des traductions, passées ou contemporaines, le plus naturel est de l'associer à la critique des traductions. Cependant, bien qu'il existe une abondante littérature portant sur la critique littéraire, la critique des traductions semble avoir été quelque peu négligée. Comme le souligne Antoine Berman, la plupart des analyses de traductions se caractérisent par l'absence de réflexion théorique et se bornent à comparer l'original à la traduction pour aboutir à « un constat de différences »<sup>xiii</sup>. C'est d'ailleurs une oeuvre d'Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, qui nous a fourni le modèle méthodologique le plus adapté, à notre avis, à l'étude des traductions du passé. Il ne s'agit certes pas d'une construction théorique définitive, et Berman lui-même n'hésite pas à parler d'« esquisse » à propos de la méthode qu'il présente, mais elle n'en reste pas moins une approche qui, riche des réflexions de Berman dans le champ de l'herméneutique, est axée sur le traducteur et ne délaisse aucunement le contexte de production de la traduction. L'auteur propose ainsi diverses étapes : D'abord la lecture et relecture de la traduction ainsi que les lectures de l'original, étapes qui constituent la « pré-analyse » au cours de laquelle le critique sélectionne des zones *problématiques* ou réussies de la traduction et des zones *signifiantes* et des traits stylistiques fondamentaux de l'original. Vient ensuite l'étude de ce que Berman appelle la *position traductive*, le *projet de traduction* et l'*horizon du traducteur*. Viennent enfin la confrontation

de l'original et de sa (ses) traduction(s), suivi de l'étude de la réception. Ce schéma méthodologique conduit, bien évidemment, à l'évaluation de la qualité de la traduction, but ultime de l'analyse critique.

Par ailleurs, dans *Pour une critique des traductions*, Antoine Berman expose des arguments visant à démontrer la nécessité, voire la possibilité du *jugement* sur la qualité des traductions. Cette véritable défense du discours critique constitue en quelque sorte une réponse aux thèses de l'école dite de Tel-Aviv, dont Gideon Toury demeure le principal représentant, qui prônent la neutralité à l'égard des traductions. Toury considère en effet que pour acquérir le statut de science, la Traductologie se doit de développer une branche « descriptive » qui aborderait les traductions du point de vue du « pôle d'arrivée », par opposition aux théories « normatives » existantes, qui envisagent la traduction du point de vue de « pôle de départ ». Là où les théories « sourcières » mettent en jeu une notion *théorique* et *a priori* de traduction et d'équivalence, Toury conçoit les phénomènes traductionnels comme étant « empiriques » et observables. Il considère également que la traduction est une activité comportementale et que par conséquent elle obéit à des normes :

Literary translation, like any other behavioral activity, is subject to constraints of several types and varying degree. These constraints can be described along a scale anchored between two extremes: objective, relatively absolute rules (in certain behavioral domains, even stable, formulated laws) on the one hand, and fully subjective idiosyncrasies on the other. In between these two poles lies a middle-ground occupied by intersubjective factors, commonly designated "norms." The norms themselves do not occupy merely one point of the scale, but a graduated section of this entire continuum.

Sociologists and social psychologists regard norms as the translation of values or ideas shared by a certain community –as to what is right and wrong, adequate or inadequate – into specific situations, providing they are not (yet) formulated as laws. These instructions, the norms, are acquired –even internalized- by individual members of the community during the socialization process, and may be said to serve as criteria, in comparison with which actual instances of behavior are evaluated or judged by the group as a whole and by its members individually<sup>xiv</sup>.

De son côté, Antoine Berman met l'accent sur la liberté du *sujet traduisant* et considère que l'on ne saurait justifier le travail du traducteur seulement en vertu des normes qui le conditionnerait sans tomber dans le *mécanicisme* :

...la littérature traduite va être, pour cette école traductologique, systématiquement considérée comme un phénomène le plus souvent secondaire, tenu de se conformer à des normes qui lui sont entièrement *extérieures*. Et par voie de conséquence, les analyses de traductions se borneront à la recherche de ces normes et à l'étude de leur emprise sur les traducteurs et les traductions. D'où un *mécanicisme* croissant qui n'est sûrement pas dans les intentions de Toury mais qui se manifeste au grand jour quand les comparatistes analysent des traductions sur la base de ces idées<sup>xv</sup>.

Nous pouvons voir comment les deux discours susceptibles de nous fournir des bases théoriques et méthodologiques semblent faire l'objet d'une opposition irréductible<sup>xvi</sup>. Bien que Toury comme Berman proposent des approches qui allient l'analyse textuelle à l'analyse contextuelle, ces approches ont des finalités divergentes : les analyses descriptives cherchent à déceler, à travers les normes traductionnelles observables dans le texte cible, la notion de traduction et d'équivalence sous-jacentes ; quant à l'analyse critique de Berman, elle vise à établir un jugement sur la qualité de la traduction. Toury considère que le jugement est relatif. Il n'est pas le seul, d'ailleurs. Andrew Chesterman affirme : « like translations themselves,

evaluative assessments too are ultimately not final or absolute but relative to particular people and places and times<sup>xvii</sup> ». Berman riposte :

Si l'analyse, pour être une véritable « critique », doit nécessairement aboutir à une *évaluation* du travail du traducteur, répondant en cela à l'attente des lecteurs et à la nature de toute lecture de traduction, cette évaluation, même accompagnée de tous les justificatifs possibles, ne va-t-elle pas simplement refléter les idées, les théories, ou comme on voudra dire, du critique en matière de littérature et de traduction ? Comment ne va-t-elle pas tomber —si elle ne veut pas être neutre— dans le dogmatisme, ou, du moins, privilégier une certaine conception du traduire ?

Je crois qu'il est possible de fonder toute évaluation sur un *double critère* qui échappe à ce danger, c'est-à-dire, n'implique aucune autre conception de la traduction que celle qui, aujourd'hui et même hier, fait l'objet d'un *consensus* de fond assez général —quoique jamais total et trop implicite— et chez les traducteurs, et chez tous ceux qui s'intéressent à la traduction.

Ces critères sont d'ordre *éthique et poétique* [...].

La *poéticité* d'une traduction réside en ce que le traducteur a réalisé un véritable travail textuel, *a fait texte*, en correspondance plus au moins étroite avec la textualité de l'original. [...]. L'*éthicité*, elle, réside dans le respect, ou plutôt dans *un certain respect de l'original*<sup>xviii</sup>.

Berman affirme qu'il s'agit-là de critères valables « aujourd'hui et même hier » et Jean Delisle, historien de la traduction, semble le confirmer. Dans son article « L'évaluation des traductions du passé par l'historien<sup>xix</sup> », l'auteur, après avoir démontré l'inefficacité de « la voie philologique » et de la « voie de la linguistique différentielle », préconise que, pour juger de la qualité d'une traduction ancienne, l'historien doit chercher à savoir si le traducteur a respecté *l'altérité* et *l'historicité* de l'original. Concernant *l'altérité* Delisle affirme que :

Les traductions apportent la preuve qu'une société n'accueille pas l'Étranger de la même façon à toutes les époques de son histoire. Il existe pour chaque société une manière de traduire historiquement déterminée et toute traduction porte l'empreinte de l'époque qui l'a vue naître. Le sujet est présent dans la traduction, comme il est présent dans l'oeuvre. Ni l'auteur ni le traducteur ne sont des abstractions. Nier cela serait nier la spécificité même de l'écriture. Lire historiquement, c'est donc aussi chercher à découvrir comment est rendue ou escamotée l'altérité. La qualité d'une traduction tient aussi à cela<sup>xx</sup>.

Antoine Berman, qui associe *l'éthicité* de la traduction au respect de l'altérité, partage cet avis : « J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'oeuvre étrangère<sup>xxi</sup> »

Que dire de l'historicité des oeuvres ? A première vue, il s'agit d'une notion historiographique. Cependant, Delisle emploie ce terme dans le sens que lui donne Henri Meschonnic : « L'historicité, telle que la définit Henri Meschonnic, n'est pas, contrairement à ce que le mot peut évoquer, un concept chronologique, une situation dans le temps<sup>xxii</sup> ». C'est ainsi que l'auteur reformule le sens que ce mot assume ici :

L'historicité doit donc être vue comme le caractère spécifique d'une oeuvre qui, bien que créée à un moment précis et dans un contexte historique donné, n'est pas enfermée dans les conditions de sa production (historicisme) et continue à vivre, à avoir une action, à être lue. Il y a des traductions mortes et oubliées comme il y a des traductions vivantes, car réinventées, réincarnées dans une autre historicité dynamique<sup>xxiii</sup>.

Nous pouvons voir qu'il s'agit d'un concept littéraire plutôt qu'historiographique, notion qui, comme la poéticité de Berman, représente aussi un critère d'évaluation :

Lorsqu'il évalue une traduction, l'historien cherche à savoir si le traducteur a su préserver l'historicité d'un texte, non pas par une importation mimétique (le pseudo-texte-miroir) ou par transfusion de cette historicité dans son texte, mais par une réinvention créatrice, un travail d'écriture. Si oui, il est en présence d'une traduction réussie<sup>xxiv</sup>.

Préserver l'historicité d'une oeuvre par une *réinvention créatrice*, pour Delisle, ou *faire oeuvre en correspondance* avec l'original, pour Berman, telle est la tâche du traducteur. Altérité et historicité, ou éthicité et poéticité, s'appliquent autant aux traductions anciennes qu'aux modernes. Cependant, pour Toury, du fait de leur finalité, les analyses critiques sont inévitablement de nature *normative*. Elles révèlent ce que *doit* être une traduction, et non pas ce que les traductions *sont* effectivement. Qui plus est, sous l'influence de l'histoire littéraire, elles n'abordent souvent que des traductions « réussies » d'oeuvres littéraires, des traductions canoniques, et négligent par conséquent une partie importante du corpus. D'un point de vue historique, des analyses critiques ne peuvent donc nous renseigner que partiellement sur le travail des traducteurs du passé. L'histoire de la traduction ne saurait se réduire à l'histoire des « bonnes » traductions, ou des « mauvaises », ni à l'histoire des traductions bonnes et mauvaises des « grandes » oeuvres littéraires<sup>xxv</sup>.

Difficile de prendre parti, compte tenu du fait que, s'il est vrai qu'il n'existe pas une définition définitive et absolue de traduction ou d'équivalence et que par conséquent tout jugement sur d'une traduction est *relatif*, il n'en reste pas moins que la critique est *nécessaire* aux traductions, et qu'elle est *possible* dès lors qu'elle est fondée sur des critères tels que le respect de l'altérité et de l'historicité de l'original. Une question peut cependant nous éclairer : une traduction ancienne doit être considérée, dans le cadre d'une analyse comparative en histoire de la traduction, comme étant *une oeuvre littéraire à valeur historique*, ou bien, *un document historique à valeur littéraire* ?

Nous considérons qu'un texte littéraire comporte deux dimensions. Une « suprahistorique » et une « historique ». Lorsqu'une traduction ancienne est envisagée comme *une oeuvre littéraire à valeur historique*, l'analyse s'inscrit dans le cadre de la critique, et porte sur la dimension « suprahistorique » du texte. La dimension « suprahistorique » d'une oeuvre explique le fait qu'elle demeure toujours présente, en quelque sorte, toujours dans le présent, que sa signification circule, qu'elle est un véritable Texte. Tel est le devoir autant de la création littéraire que de la traduction littéraire : faire *oeuvre*. Tel est le Texte de la critique moderne, et c'est dans ce sens-là que de Benjamin à Berman, la traduction se doit de contribuer à la survie de l'oeuvre. Évaluer la qualité d'une traduction du passé ne constitue pas un anachronisme parce que cette évaluation vise ce stade idéal par lequel un texte doit toujours être *présent*. Pour la critique, la traduction doit également viser ce but : le traducteur se doit de préserver l'historicité de l'original.

Par contre, une traduction étudiée dans le cadre de l'histoire de la traduction doit, à notre avis, envisager le texte comme *un document historique à valeur littéraire*, ce qui n'implique aucunement une réduction du Texte à une simple succession d'énoncés. Lorsqu'on aborde la dimension « historique » d'une traduction ancienne, celle-ci est perçue comme un « fait » historique contenant des indices qui, interprétés, peuvent contribuer à une meilleure compréhension du passé. Ce tournant méthodologique n'altère en rien la nature du texte littéraire. Ce qui change, ce sont les questions à se poser face au texte étudié :

Quand il tient compte de la dimension historique de la traduction, le théoricien est obligé d'appliquer à sa réflexion la formule sociolinguistique bien connue : QUI traduit QUOI, POURQUOI, QUAND, OÙ, POURQUOI et DANS QUELLES CIRCONSTANCES<sup>xxvi</sup>

C'est autour de cette formule que s'articule notre travail de recherche. *Qui* et *quoi* relèvent de l'archéologie de la traduction, pour reprendre le terme de Pym. *Quand*, *où* et *dans quelles circonstances* représentent la contextualisation. *Comment* pourrait être associé à l'évaluation (critique) ou à la description du transfert. L'ensemble de ces éléments permet de répondre à la question *pourquoi*.

Dans la classification de Lépinette, l'analyse comparative laisse de côté toute contextualisation et interprétation. L'objet de l'analyse serait ainsi le texte, dépourvu de contexte, et l'auteur considère que « sólo cuando se acumulan los resultados de varios análisis que corresponden a épocas distintas, el estudio adquiere carácter histórico<sup>xxvii</sup> ». Mais à notre avis, il existe une autre manière de rendre « historique » l'analyse comparative : grâce à la contextualisation et à l'interprétation. Si la question « comment » est le noyau linguistique de l'analyse, la question « pourquoi » est son noyau historiographique :

Il faut bien comprendre que l'histoire est essentiellement matière d'interprétation. Tout comme la traduction, d'ailleurs, qui ne saurait se concevoir sans interprétation du sens des mots en contexte. De même, on ne saurait concevoir l'histoire sans l'interprétation des faits en situation. Interpréter les faits, c'est leur donner un sens. Et comment l'historien parvient-il à donner un sens aux faits? Il y arrive en cherchant à répondre à la question "Pourquoi?". Autrement dit, l'étude de l'histoire bien comprise est l'étude des causes en vue de reconstruire le passé de façon cohérente.<sup>xxviii</sup>

### **Le traducteur dans son labyrinthe :**

Nous avons vu comment la contextualisation, la *mise en perspective* de la traduction assure le fondement historiographique de l'analyse des traductions anciennes. Faute d'un travail minutieux de contextualisation, ce genre d'analyse ne saurait pas échapper à l'anachronisme. Pour illustrer cette affirmation, nous nous livrerons à un petit exercice lexical :

Soit l'affirmation suivante : *Herberay des Essarts traduit en 1540 le premier livre de L'Amadis de Gaule, de Garcí Rodríguez de Montalvo, d'espagnol en français*. Cette phrase répondrait, de la manière la plus succincte qui soit, à la question *qui* traduit *quoi*, *quand*... Si l'on transpose les données factuelles par des substantifs génériques, la même phrase deviendrait : *un traducteur traduit au XVIème siècle, le texte d'un auteur étranger d'une langue à une autre*. Reformulation tautologique, certes, mais qui nous permet de mieux distinguer ses éléments constitutifs. Or, au XVIème en France, qu'est-ce qu'un traducteur ? qu'est-ce traduire ? qu'est-ce qu'un texte ? qu'est-ce qu'une langue ? Au moment où Herberay des Essarts entreprend sa traduction, ces notions n'ont pas tout à fait le sens que nous leur accordons de nos jours. Il s'avère nécessaire, par conséquent, de reconstruire le tissu sémantique à travers lequel notre traducteur a pu concevoir son travail.

Au centre de ce tissu sémantique se trouve la très controversée notion de *fidélité*. Même si elle se dérobe à une définition absolue, elle ne représente pas moins une contrainte « éthique », une *norme* fondamentale que le traducteur peut ou non transgresser, mais face à laquelle il lui faut prendre parti. Se servir de la notion de fidélité pour comprendre la pensée traductologique à une époque déterminée n'est pas sans risque, comme le rappelle José Lambert, qui considère que le fait de se servir de ce concept en historiographie :

...implique en fait l'idée d'une possibilité en soi de la fidélité, (alors que la fidélité à certains niveaux linguistiques entraîne l'infidélité à d'autres niveaux), d'autre part il encourage de multiples historiens des traductions à insérer une téléologie dans leurs considérations, dans la mesure où ils acceptent que l'art de la traduction ferait des progrès à travers l'histoire<sup>xxix</sup>.

Cependant, ce risque n'existe, à notre avis, que si l'on cherche à savoir si le traducteur a été fidèle ou non, d'après notre propre conception de fidélité, elle-même relative. C'est pourquoi, nous l'avons vu, l'historiographie doit prendre ses distances par rapport à la critique des traductions. Or, si comme l'affirme Lambert, la fidélité est *impossible*, son poids éthique n'est pas moins inéluctable. Le fantasme de la fidélité hante toute l'histoire de la pensée traductologique, et il est au centre de notre conception du traduire à travers les époques, comme le signale Amparo Hurtado Albir, qui souligne l'ancienneté du débat en renvoyant au «nec verbum pro verbo» de Cicéron :

Le débat date de 2000 ans ; les réponses oscillent entre l'attachement aux formes linguistiques de l'original et l'adaptation libre. Le terme reste flou et l'appellation de « fidélité » recouvre différentes formules et conceptions : pour les uns, une traduction fidèle respecte avant tout l'information de l'original, pour les autres une traduction fidèle est celle qui rend mot à mot l'original... On dirait qu'à force d'utiliser ce terme on l'a vidé de tout contenu<sup>xxx</sup>.

Les premières réflexions sur la traduction en Occident, celles de Cicéron, de saint Jérôme, puis d'Etienne Dolet ou Joachim Du Bellay, par exemple, sont nées par rapport à une matière « canonique » voire ouvertement « sacralisée » : la poésie antique, les *auctoritates*, la Bible ; et il n'est pas étonnant qu'elles soient construites autour d'une notion telle que la *fidélité*, riche en connotations religieuses. Le recours à cette notion n'as eu de cesse depuis, jusqu'à devenir le maillon central d'un véritable « archétype ». Il a certes perdu son contenu au cours des siècles, mais son influence ne s'est jamais démentie. Si l'on accepte que tout traducteur, se trouve confronté à ce que Toury appelle *la norme initiale*, à savoir le « rattachement » (bien que toujours partiel) au pôle de départ ou au pôle d'arrivée, force est d'admettre que le fantasme de la fidélité continue de hanter les esprits. C'est ce qu'Antoine Berman considère le « drame » du traducteur :

Après tant de réussites, tant de chefs-d'oeuvre, tant de prétendues impossibilités vaincues, comment l'adage italien *traduttore traditore* peut-il encore fonctionner comme un jugement dernier sur la traduction ? Et cependant, il est vrai que, dans ce domaine, il est sans cesse question de *fidélité* et de *trahison*. « Traduire, écrivait Franz Rosenzweig, c'est servir deux maîtres ». Telle est la métaphore ancillaire. Il s'agit de servir l'oeuvre, l'auteur, la langue étrangère (premier maître), et de servir le public et la langue propre (second maître). Ici apparaît ce qu'on peut appeler le drame du traducteur<sup>xxxi</sup>.

D'un point de vue historique, ce qui importe ce n'est pas que le traducteur ait été fidèle ou non, mais quelle est la nature de la fidélité qu'il a observée ou transgressée. Comme nous l'avons déjà vu, retracer la *doxa* d'une époque est une phase indispensable de la contextualisation. Ajoutons que la fidélité, telle qu'elle est perçue à cette époque en particulier, est un élément indissociable de la *doxa*.

Le traducteur se trouve confronté au problème de la fidélité non seulement face au texte, mais aussi face à la *doxa* de son époque, qui établit de manière plus ou moins précise la nature de cette fidélité et qui joue un rôle dans l'acceptation de son travail. Il ne s'agit pas là d'affirmer que seules les traductions « fidèles » sont acceptées, loin s'en faut, mais même lorsqu'il décide, en tant qu'*agent* actif du transfert, de transgresser la « fidélité » telle qu'elle est prescrite à son époque, le traducteur est « conditionné » par l'appel de cette fidélité, il prend parti, et cette décision laisse des traces dans son oeuvre.

Si l'étude de la notion de fidélité peut enrichir la contextualisation de la traduction, c'est donc parce que cette notion se retrouve au centre de la pensée traductologique, parce que c'est

notamment autour d'elle que s'organise la perception que le traducteur a de son travail. Cependant, il s'agit d'une notion complexe, dont la reconstitution n'est pas aisée. Par ailleurs, il serait davantage pertinent de parler de « fidélités », de forces opposées, comme nous l'avons vu avec Toury et Berman. Lorsqu'on parle de fidélité, on dit que le traducteur se doit d'être « fidèle » à « l'auteur », au « texte » de départ, à la « langue » d'arrivée. Nous retrouvons ici les éléments du tissu sémantique qu'il est nécessaire de reconstruire.

Or, au XVI<sup>ème</sup> siècle, la notion d'« auteur » est une notion naissante et qui ne s'applique pas systématiquement à tous ceux qui sont à l'origine d'un texte. Le « texte » est un espace moins délimité qu'il ne l'est de nos jours, où l'hypertextualité fait irruption sans forcément se présenter comme telle, et la « langue », du moins la langue française, est un organisme en gestation qu'il s'agit de *cultiver* et d'*enrichir*. La « traduction », quant à elle, néologisme du XVI<sup>ème</sup> siècle, est davantage une forme de « réécriture », qui ne diffère guère de l'imitation. L'affirmation *Herberay des Essarts traduit l'Amadis de Gaule d'espagnol en français* a donc un sens en 1540, un sens qu'il nous faut retrouver.

Nous pouvons ainsi voir l'importance indéniable de la contextualisation pour l'analyse des traductions du passé. En effet, tout acte d'écriture se produit dans un contexte qui, sans le déterminer, délimite ses possibilités. Il en va de même pour l'acte de traduire, la traduction étant, entre autres, une *réécriture*. La traduction, ou du moins le type de traduction qui nous concerne est, indéfectiblement, l'oeuvre d'un *sujet*. D'ailleurs, le sens ambigu du mot *sujet* est à l'image de l'acte que le *sujet traduisant* accomplit : d'un côté il est *sujet* à des multiples « fidélités », souvent opposées. Fidélité à l'auteur, fidélité à l'original, fidélité à sa propre langue, et j'en passe. La pensée traductologique a longuement développé la complexité de ce réseau d'engagements aussi impossibles qu'inévitables dans lequel le traducteur se trouve piégé. D'un autre côté, et sans vouloir empiéter sur le terrain de la philosophie, on peut considérer que du fait de sa condition, le sujet est en quelque sorte, *libre*. Antoine Berman affirme dans ce sens :

La notion même de *sujet*, quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, suppose tout à la fois celle d'*individuation* (tout sujet est ce sujet-ci, unique), celle de *réflexion* (tout sujet est un soi, un être qui se rapporte à « soi-même ») et celle de *liberté* (tout sujet est responsable). Cela vaut pour la *psyché* traductive<sup>xxxii</sup>.

Tel est donc le paradoxe du traducteur : il est *sujet* à de normes, mais *sujet libre*, et sa subjectivité fait en sorte que son intervention sur l'original laisse des traces indélébiles. Or, le problème ne gît pas dans la *subjectivité* du traducteur mais dans l'exigence pas toujours tacite d'*objectivité* absolue à l'égard de son travail, objectivité entendue ici comme l'absence de partialité, comme la capacité de produire une représentation « fidèle » de l'objet observé. En effet, à travers les époques, on a reproché à la traduction, d'une manière ou d'une autre, *de ne pas être l'original*.

Par ailleurs, la subjectivité du traducteur est aussi *historicité* : il est porteur d'une histoire insérée dans l'Histoire. Les circonstances historiques ne sont pas pour autant *déterminantes* de sa traduction, mais elles *délimitent* le champ des possibilités. Elles dessinent autant de chemins que le traducteur, passeur de sens dans le labyrinthe des mots, décide ou non d'emprunter.

A partir du moment où le *sujet traduisant* intervient sur l'original, en y insérant sa propre subjectivité, sa propre historicité, l'oeuvre de départ se retrouve inévitablement transformée. Il existe donc, indéfectiblement, un écart entre la traduction et son original, un écart que la pensée traductologique à travers les siècles a cherché tantôt à dénoncer, tantôt à justifier. Cet écart est à l'origine de la condamnation qui pèse sur le traducteur : il doit porter le sens à travers l'étroite frontière qui sépare la trahison de la fidélité. Bien que la traduction joue un rôle non négligeable dans l'évolution des langues et des cultures, et malgré l'existence de

traductions canoniques, modèles du genre, tels *le Plutarque* d'Amyot ou *les Mille et une nuits* de Galland, des expressions telles que « traduttore traditore » marquent encore la vision du traducteur et de son activité. Cependant, si pour la critique l'écart entre la traduction et l'original est souvent perçu de manière négative, pour l'histoire il devrait s'agir plutôt d'un territoire à explorer. Tel est du moins notre avis. En effet, la distance qui sépare le texte source du texte cible est fonction de l'action d'un sujet, et ce sujet est au centre de notre recherche.

Disons pour conclure que les multiples fidélités qui pèsent sur le traducteur dessinent le labyrinthe à travers lequel il doit porter le sens. Seul face au texte, il n'est ni complètement libre ni entièrement conditionné. Il peut tenter de suivre une direction, une intention, ou errer, voire s'égarer. Quoi qu'il fasse, au bout du voyage, le texte de départ se retrouve inéluctablement transformé. C'est le grand paradoxe du traducteur : il est à la fois celui qui unit l'original à la traduction, et celui qui les sépare. Il peut ne pas être fidèle, mais il ne peut pas ne pas être un traître. L'analyse des traductions anciennes consiste pour nous en quelque sorte à découvrir entre les lignes le labyrinthe du traducteur et à retracer son voyage solitaire.

Sebastián García Barrera,  
56, rue d'Ernemont, 76000 Rouen, Francia.  
Département de Lettres et sciences humaines, Université de Rouen.

---

<sup>i</sup> « Et qu'ainsi soit j'en ay trouvé encores quelque reste d'ung vieil livre escript à la main en languaige Picard, sur lequel j'estime que les Espagnolz ont fait leur traduction... » *Amadis de Gaule*, livre I, Traduction Herberay des Essarts, édition critique par Michel Bideaux, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 166. Il s'agit là d'un procédé récurrent dans les prologues consistant à donner une origine fictive à l'oeuvre présentée, par le biais d'une traduction ou d'un « vieux manuscrit », et qui vise d'une part à renforcer « l'authenticité » de celle-ci pour la rendre davantage vraisemblable et d'autre part, à déresponsabiliser l'auteur de l'acte d'écriture, l'autorité étant suspecte au Moyen-âge. Heberay, quant à lui, en fait un tout autre usage, non moins habile : en affirmant avoir trouvé un manuscrit picard qui serait de surcroît le texte de départ de la version espagnole, il se libère du joug de la fidélité tout en s'appropriant symboliquement d'un texte, d'une histoire et d'un héros qui appartenaient au pays ennemi (L'Espagne de Charles Quint).

<sup>ii</sup> Basé sur des schémas d'étude des vies des héros folkloriques, notamment sur celui de Lord Raglan, Avall-Boeche établit un parallélisme étonnant entre la vie d'Amadis et celle du roi Arthur. Voir : Avall-Boeche, « El *Amadís* primitivo », in *Actas del Sexto Congreso Internacional de Hispanistas*, Toronto: Department of Spanish and Portuguese, University of Toronto, 1980, p. 79-83.

<sup>iii</sup> A ce propos Sylvia Roubeaud affirme :

« La modification montalvienne allait peser d'un poids décisif sur l'avenir des *Amadis* et, plus généralement, sur celui du roman de chevalerie espagnol. En évitant à ses personnages de connaître ou d'infliger une mort odieuse, en les laissant survivre pour des aventures nouvelles relatées dans un livre nouveau, Montalvo leur épargnait les catastrophes où s'étaient anéantis le monde d'Ulysse et d'Hector, celui d'Arthur et de Lancelot. Il engageait la littérature chevaleresque sur la voie optimiste qui allait être la sienne désormais et qui, l'éloignant de ses sombres données médiévales, la conformait à la philosophie confiante des hommes de la Renaissance : de là le succès des *Amadis* pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle — et leur vogue en France grâce aux souriantes traductions d'Herberay des Essarts ». Sylvia Roubeaud, « Mort(s) et résurrection(s) d'Amadis », in *Les Amadis en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2000, p. 16-17.

<sup>iv</sup> Nous reviendrons sur la question du jugement des traductions anciennes dans les pages qui suivent.

<sup>v</sup> Henri van Hoof, *Histoire de la traduction en Occident*, coll. « Bibliothèque de Linguistique », Paris/Louvain-la-Neuve, Editions Duculot, 1991, p. 7.

- <sup>vi</sup> Brigitte Lépinette, « La historia de la traducción. Metodología. Apuntes bibliográficos ». *HISTAL*, enero 2004, p. 2-3.
- <sup>vii</sup> Brigitte Lépinette, art. cit., p. 3.
- <sup>viii</sup> Brigitte Lépinette, art. cit., p. 3.
- <sup>ix</sup> Anthony Pym, *Method in Translation History*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1998, p. 5.
- <sup>x</sup> Anthony Pym, *op. cit.*, p. 5.
- <sup>xi</sup> Anthony Pym, *op. cit.*, p. 6.
- <sup>xii</sup> Anthony Pym, *op. cit.*, p. 6.
- <sup>xiii</sup> « Il y a d'abord ce vaste groupe des études, articles etc. qui se contentent de comparer directement l'original à sa traduction, ou de comparer des traductions entre elles, pour, inévitablement, rencontrer et établir des écarts, des « changements ». Ces études ont toutes, quels que soient leur forme, leur finalité ou leur contexte, la *même structure formelle*. Elles opèrent, la plupart du temps, au niveau micrologique, ponctuel. Elles débouchent sur un « constat de différences » qui n'est (presque) jamais porté au crédit du traducteur. Il n'y a, ici, ni étude du *système* de ces différences ni du *pourquoi* de ce système ». Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, 1995, p. 45.
- <sup>xiv</sup> Gideon Toury, *In Search of a Theory of Translation*, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel-Aviv University, 1980, p. 51. Toury n'est pas le seul à évoquer l'existence de ce type de contraintes et leur influence sur l'action du traducteur. D'autres parleront d'idéologie ou de *doxa*. Pour Antoine Berman, par exemple, elles s'inscrivent dans *l'horizon du traducteur* ; « l'ensemble de paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui « déterminent » le sentir, l'agir et le penser d'un traducteur ». Antoine Berman, *op. cit.*, p. 53. Henri Meschonnic, quant à lui, parle du *possible du traduire* : « La force ou la faiblesse des traditions de traduction, dans la littérature d'arrivée, en un moment donné, circonscrivent aussi le possible du traduire. Ce possible ne se définit donc pas par une comparaison abstraite du texte de départ avec sa traduction, mais dans l'unité culture-langue-temps ». Henri Meschonnic, *Pour la poétique. Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Gallimard, 1973, p. 322. Cela dit, Toury est le premier à accorder un rôle central à l'étude des normes dans la compréhension de phénomènes traductifs.
- <sup>xv</sup> Antoine Berman, *op. cit.*, p. 55.
- <sup>xvi</sup> Sur l'opposition Berman/Toury, voir: Siobhan Brownlie, « Berman and Toury : the Translating and Translatability of Research Frameworks », in *TTR : Traduction, terminologie, rédaction*, 16, 1, 2003.
- <sup>xvii</sup> Andrew Chesterman, *Memes of Translation Theory : the Spread of Ideas in Translation Theory*, J. Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia. 1997, p. 122.
- <sup>xviii</sup> Antoine Berman, *op. cit.*, p. 91-92.
- <sup>xix</sup> Jean Delisle, « L'évaluation des traductions du passé par l'historien », in *Meta*, XLVI, 2, 2001, p. 211-226.
- <sup>xx</sup> Jean Delisle, art. cit., p. 214-215. Nous pouvons voir ici les échos de *L'épreuve de l'étranger* d'Antoine Berman, où l'on peut lire, par exemple : « Toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci. La *visée* même de la traduction — ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Etranger — heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé ». Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, p. 16.
- <sup>xxi</sup> Antoine Berman, *op. cit.*, p. 17.
- <sup>xxii</sup> Jean Delisle, « L'évaluation des traductions du passé par l'historien », in *Meta*, XLVI, 2, 2001, p. 215.
- <sup>xxiii</sup> Jean Delisle, art. cit., p. 215-216.
- <sup>xxiv</sup> Jean Delisle, art. cit., p. 216
- <sup>xxv</sup> Cette discipline émergente doit par conséquent prendre ses distances par rapport à l'histoire littéraire, pour surmonter des obstacles épistémologiques tels que la « canonisation » ou la « périodisation », comme le souligne José Lambert : « La tentative de récupérer les traductions à l'intérieur de l'histoire littéraire paraît vouée à l'échec aussi longtemps que l'historiographie en question ne se redéfinira pas devant la question de la canonisation ou de la périodisation. Ainsi les traductions seront en grande partie perdues de vue aussi longtemps que l'historiographie se

---

concentrera sur les « Belles-Lettres » (ou refusera d'envisager la canonisation comme objet d'étude au lieu de l'adopter comme une donnée universelle) et aussi longtemps qu'elle partira d'un schéma unique (linéaire ?) pour la périodisation (on imagine mal que les cultures littéraires/traductionnelles puissent changer *en bloc* d'un seul coup, bref, qu'elles puissent être homogènes). Jusqu'à nouvel ordre, nous devons exclure que l'art de la traduction puisse coïncider tout simplement avec l'évolution littéraire (canonique) ou en d'autres termes, que la traduction soit simplement une des provinces de la littérature. L'analyse des traductions/traducteurs les plus célèbres, -ou le principe des capita experts- ne permettra jamais d'expliquer les fluctuations éventuelles des traditions, pas plus d'ailleurs que les accumulations encyclopédiques de données bibliographiques ou autres ». José Lambert, « La traduction dans les littératures. Pour une historiographie des traductions », in José Lambert et André Lefevre, *La traduction dans le développement des littératures*, Bern - Berlin - Frankfurt am Main - New York- Paris - Wien, Leuven University Press, 1993, p. 19.

<sup>xxvi</sup> Jean Delisle, « L'histoire de la traduction : son importance en traductologie », p. 7, dans Jean Delisle et Gilbert Lafond, *Histoire de la traduction* (cd rom pour PC) module « thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, 2003.

<sup>xxvii</sup> Brigitte Lépinette, art. cit., p. 3.

<sup>xxviii</sup> Jean Delisle, « Réflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques », p. 8, dans Jean Delisle et Gilbert Lafond, *Histoire de la traduction*, éd. cit., module « thèses, livres et textes ».

<sup>xxix</sup> José Lambert, art. cit., p. 20.

<sup>xxx</sup> Amparo Hurtado Albir, *La notion de fidélité en traduction*, coll. « Traductologie », n°5, Paris, Didier Érudition, 1990, p. 10.

<sup>xxxi</sup> Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, 1984, p. 14-15.

<sup>xxxii</sup> Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995, p.60.

## RÉFÉRENCES

- AVALLE-ARCE, Juan Bautista : « El Amadis primitivo », in *Actas del Sexto Congreso Internacional de Hispanistas*, Toronto: Department of Spanish and Portuguese, University of Toronto, 1980, p. 79-83.
- BERMAN, Antoine : *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.  
\_\_\_\_\_ *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, 1995.
- BROWNLIE, Siobhan: « Berman and Toury : the Translating and Translatability of Research Frameworks », in *TTR : Traduction, terminologie, rédaction*, 16, 1, 2003.
- CHESTERMAN, Andrew: *Memes of Translation Theory : the Spread of Ideas in Translation Theory*, J. Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia. 1997.
- DELISLE, Jean : « L'évaluation des traductions du passé par l'historien », in *Meta*, XLVI, 2, 2001, p. 211-226.  
\_\_\_\_\_ « L'histoire de la traduction : son importance en traductologie », dans Jean Delisle et Gilbert Lafond, *Histoire de la traduction* (cd rom pour PC) module « thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, 2003.  
\_\_\_\_\_ « Réflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques », dans Jean Delisle et Gilbert Lafond, *Histoire de la traduction*, (cd rom pour PC) module « thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, 2003.
- GARCÍ RODRIGUEZ DE MONTALVO : *Amadis de Gaule*, livre I, Traduction Herberay des Essarts, édition critique par Michel Bideaux, Paris, Honoré Champion, 2006.
- HURTADO ALBIR, Amparo : *La notion de fidélité en traduction*, coll. « Traductologie », n°5, Paris, Didier Erudition, 1990.
- LAMBERT, José : « La traduction dans les littératures. Pour une historiographie des traductions », in José Lambert et André Lefevre, *La traduction dans le développement des littératures*, Bern - Berlin - Frankfurt am Main - New York- Paris - Wien, Leuven University Press, 1993.
- LÉPINETTE, Brigitte : « La historia de la traducción. Metodología. Apuntes bibliográficos ». *HISTAL*, enero 2004.
- MESCHONNIC, Henri : *Pour la poétique. Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Gallimard, 1973.
- PYM, Anthony: *Method in Translation History*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1998.
- ROUBAUD, Sylvia : « Mort(s) et résurrection(s) d'Amadis », in *Les Amadis en France au XVIe siècle*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2000.
- TOURY, Gideon: *In Search of a Theory of Translation*, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel-Aviv University, 1980.
- VAN HOOFF, Henri : *Histoire de la traduction en Occident*, coll. « Bibliothèque de Linguistique », Paris/Louvain-la-Neuve, Editions Duculot, 1991, p. 7.